

délibération, ils décidèrent de les brûler au poteau. De fait, le bois était prêt, les prisonniers étaient liés, et la torche allait enflammer le bûcher, lorsque Langlade, instruit du sort terrible qui les menaçait, arriva en toute hâte à leur secours à la tête d'un certain nombre d'Ottawas loyaux, venus de l'Arbre Croche, situé sur les bords du Michigan, à vingt milles de Michillimakinac. Sans plus de formalités, il coupa les cordes qui liaient les captifs au poteau, et dit aux sauvages ennemis d'un ton fort et déterminé : « Si vous n'êtes pas content de ce que j'ai fait, je suis prêt à vous rencontrer. » On ne releva pas le gant, trop de fois on avait éprouvé la valeur de cet homme intrépide.

Après avoir mis E. herington et Leslie en liberté, Langlade apostropha ainsi le malheureux commandant : « Capt. Etherington, si vous eussiez écouté mes histoires de vieille femme, qui vous avertissaient à temps du péril, vous ne seriez pas aujourd'hui dans une position aussi humiliante, et la plupart de vos hommes ne seraient pas tués. »

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer)

TABLETTES LOCALES

Le Dr. Lavoie, chargé de la protection de nos pêcheries du Golfe St. Laurent, écrit au gouvernement d'Ottawa que les Iles de la Magdeleine ont été exceptionnellement favorisées durant la présente saison. La morne, le hareng et le maquereau y abondent. Le 13 du mois dernier, il y avait dix-huit vaisseaux pêcheurs américains ancrés dans la baie de Plaisance, et environ deux cents voiles, employées à la pêche du maquereau, autour des îles.

La pêche au large ne réussissait pas aussi bien que celle près du rivage. Les goélettes américaines avaient un chargement de 250 quarts chacune, ce qui représente 200 à \$250,000.

Les tempêtes ont été nombreuses près des îles. Trois goélettes chargées de maquereau ont été jetées à la côte. Le naufrage le plus tristissant est celui du brigantin *Pierre Nolusque*, de l'Islet, sous le commandement du capitaine Samuel Bernier, qui s'est perdu avec tout son équipage au nord de l'île de la Magdeleine. Les corps du capitaine et du cuisinier ont été déposés par les flots sur la grève et identifiés.

Le gouvernement local de la Colombie Anglaise a été défait aux dernières élections. D'après une dépêche adressée au *Globe*, 14 membres de l'opposition ont été élus, 6 indépendants et 5 ministériels.

Les examens des candidats pour être admis à l'école militaire de Kingston commenceront en décembre prochain, dans les divers bureaux situés à London, Toronto, Kingston, Brockville, Montréal, Québec, Frédericton, Halifax, Charlottetown, Winnipeg et Victoria.

Une assemblée préliminaire concernant les négociations des pêcheries doit avoir lieu cette semaine à St. Jean, N.-B. L'hon. J. A. Smith, ministre de la marine et des pêcheries; MM. Ford, commissaire de la Grande-Bretagne; Donte, de Montréal; Davies, de l'île du Prince-Edouard, et Weatherbee, de Halifax, seront présents.

On vient de faire une découverte au lac Kippewa, qui intéresse grandement plusieurs propriétaires de chantiers. Un M. Jordon a démontré qu'en déboursant quelques mille piastres seulement, un ruisseau à peine connu, ayant sa source dans le lac Kippewa et se déchargeant dans la rivière Ottawa, à quelques trente milles plus bas que la sortie principale qui existe actuellement, pourrait être amélioré aux moyens de glissoirs, etc., et servir de débouché à tous les bois du Kippewa, qui arriverait par cette route à Québec entre deux et quatre semaines plus tôt que par l'ancien trajet.

JEAN LE LOURDAUD

CONTE INÉDIT D'ANDERSEN

Au fond d'une province, il y a bien longtemps de cela, se trouvait un vieux châteaueu où demeurait un vieux seigneur. Il avait deux fils qui se croyaient chacun tant d'esprit et de savoir que la moitié aurait suffi largement pour un seul homme.

Aussi, lorsque la princesse, fille du roi

du pays, fit annoncer qu'elle donnerait sa main à celui qui lui répondrait le mieux, furent-ils tous les deux certains de l'emporter sur tous les autres.

Ils n'avaient que huit jours pour se préparer à l'épreuve; mais cela leur sembla plus que suffisant; ils avaient fait de si bonnes études! L'aîné savait par exemple par cœur tout le dictionnaire latin et aussi les trois dernières années de la feuille d'annonces de la petite ville voisine; il savait réciter tout ce fatras en commençant, soit par le commencement, soit par la fin. Le cadet connaissait les lois et coutumes de tous les pays civilisés ou non; pour cela, il se croyait un homme d'Etat; puis il savait aussi broder et faire très-proprement de la tapisserie.

—C'est moi qui épouserai la princesse! s'écrièrent-ils donc tous les deux.

Le père leur donna à chacun un beau cheval pour se rendre à la cour, un noir à l'aîné, un blanc au second. Avant de partir, ils se frottèrent bien avec de l'huile d'amandes les lèvres et surtout les coins de la bouche, pour pouvoir parler bien longtemps.

Toute la valetaille se rassembla pour leur souhaiter bonne chance lorsqu'ils montèrent à cheval. A ce moment survint par hasard le troisième frère. Le vieux seigneur, en effet, avait encore un autre fils; mais il en faisait si peu de cas que c'était comme s'il n'existait pas. C'était un brave garçon; mais l'étude n'était pas son fort: on avait fini par l'appeler Jean le Lourdaud.

—Oh! oh! s'écria-t-il en voyant tous ces apprêts. Où allez-vous donc? Tiens, vous avez mis vos beaux habits des dimanches.

—Nous nous rendons au palais du roi: nous concourons pour la main de sa fille. Tu n'as donc pas entendu le garde champêtre annoncer la chose?

Et ils le mirent au courant.

—Ma foi! s'écria Jean le Lourdaud, j'en veux être aussi.

Les deux frères éclatèrent de rire, et partirent au galop.

—Petit père, dit Jean, il faut que tu me donnes aussi un cheval. Si la princesse me prend pour son mari, eh bien! elle me prendra; si elle ne me prend pas, c'est moi qui la prendrai. Dans tous les cas, j'aurai sa main.

—Laisse donc ces sornettes, dit le vieux seigneur. Tu n'auras pas de cheval. Tu ne sais pas parler le langage fleuri de la cour. Jamais tu n'as voulu mordre à la rhétorique. Tes frères, au contraire, voilà deux gaillards qui ont la tête bien meublée.

—C'est comme cela, répondit Jean. Ah! je n'aurai pas de cheval. Eh bien! je prendrai le bouc; l'animal m'appartient, nous nous entendrons parfaitement; il voudra bien me porter.

Aussitôt dit, aussitôt fait; il sauta sur la bête, qui partit à fond de train. Hé! hop! Il en faisait des bonds, le brave bouc! « Holà! me voilà! » cria Jean le Lourdaud, et tous les échos retentissaient des chants joyeux qu'il entonnait pour passer le temps du voyage.

Les deux frères avaient mis leur monture au pas; ils ne soufflaient mot; il repassaient dans leur mémoire tout ce qu'ils savaient et ils préparaient aussi de fines réparties aux questions qu'ils supposaient que la princesse allait leur adresser. Jean les rattrapa. « Holà! me voilà! dit-il. Voyez donc ce que j'ai trouvé en chemin. » Et il leur montra un corbeau crevé qu'il avait ramassé. « Balourd! dirent-ils. Que veux-tu faire de cette charogne?—De ce beau corbeau? répondit-il. Mais j'en ferai cadeau à la princesse.—Essaye toujours, dirent-ils, en se tenant les côtes; puis ils partirent au trot.

Jean resta un peu en arrière; mais à une montée il les rejoignit. « Hop! hop! c'est

moi! cria-t-il. Voilà encore une magnifique trouvaille que j'ai faite. » Les frères se retournèrent et regardèrent. « C'est trop fort, même pour un lourdaud comme toi, dirent-ils. Ce que tu tiens là, c'est un vieux sabot, auquel il manque un morceau. Est ce encore un présent pour la fille du roi?—Nous verrons si elle le mérite, répondit Jean.

Les frères rirent de plus belle et repartirent au galop.

Ils avaient pris une grande avance. Mais Jean les rattrapa encore.

—Hé, holà, hop-la-la, me voilà! cria-t-il. Cela va toujours de mieux en mieux. Vraiment c'est fameux.

—Idiot, quelle saleté as-tu donc trouvée maintenant? dirent les frères.

—Quelque chose de superbe, d'incomparable! Comme elle se réjouira, la fille du roi!

Et il leur montra ce qu'il avait recueilli dans sa gourde.

—Fi donc! dirent les frères. C'est du sable ou plutôt de la boue que tu as ramassée dans le fossé!

—Oui, répondit-il, mais c'est de l'épée la plus fine; elle vous glisse entre les doigts.

Cette fois les frères éperonnèrent leurs montures, qui partirent comme le vent; sous leurs pieds, les cailloux volaient, lançant des étincelles. Ils arrivèrent tout une heure avant Jean à la porte de la capitale. Là, on prit leurs noms, et on leur donna, comme à tous ceux qui venaient pour passer l'épreuve, un numéro d'ordre. On les faisait passer six par six, placés en rang; ils étaient serrés comme des harengs; c'était sagement imaginé. Comme ils étaient rivaux, et que le prix en valait la peine, ils auraient facilement pu se quereller pour une futilité; mais comme ils ne pouvaient bouger ni bras ni jambes, impossible d'en venir aux voies de fait.

Une foule immense était rassemblée devant le palais du roi; toute la cour était aux fenêtres pour voir arriver les prétendants. Les malheureux, ils s'en allaient plus vite qu'ils n'étaient venus. Dès qu'ils paraissaient devant la princesse, la parole venait à leur manquer aussi subitement que disparaît la lumière d'une bougie quand on souffle dessus.

—Allons, c'est un faquin, ne cessait de dire la princesse depuis le matin. Qu'on l'emmène.

Vint le tour de celui des frères qui savait par cœur le dictionnaire latin; mais avant même d'entrer dans la salle, il avait tout oublié. Son trouble augmenta quand, regardant au plafond, il se vit dans les glaces qui s'y trouvaient, marchant sur la tête. Il y avait toute une rangée de sténographes dirigés par un greffier en chef. Ils se tenaient, comme au port d'arme, la plume à la main, pour inscrire les traits d'esprit et les belles phrases qu'on attendait des concurrents. Leur papier était encore presque blanc; mais ils conservaient toute la gravité de leur emploi. C'était terriblement solennel.

Le frère au dictionnaire sentait tout son aplomb l'abandonner; voilà qu'en avançant il fait craquer une planche du parquet. Cela le démonte encore plus. Cependant il finit par trouver quelques mots à dire:

—Altesse, qu'il fait donc chaud ici!

En effet, il y avait là un immense poêle tout rouge.

—C'est vrai, répondit la princesse, mais c'est que le roi, mon père, fait rôtir aujourd'hui des poulets.

Le pauvre garçon ne s'était pas attendu à un pareil discours; certainement il y avait de quoi être démonté.

—Mais, mais! Bé...

Voilà tout ce qu'il put articuler.

—Encore un idiot, s'écria la princesse. Qu'il file au plus vite.

Entra le frère cadet.

—Quelle chaleur épouvantable! dit-il.

—C'est que nous faisons rôtir des poulets, dit la princesse.

—Oh! ah! comment?

Et il n'alla pas plus loin.

—Emmenez cet animal, dit la princesse.

Maintenant, ce fut le tour de Jean le Lourdaud. Il entra dans la salle monté sur son fidèle bouc, qu'il ne voulait confier à personne.

—Hohé! quelle chaleur du diable! s'écria-t-il; êtes-vous folle de ne pas faire ouvrir les fenêtres?

—Je fais rôtir des poulets, répondit la princesse, et il faut que la chaleur soit bien égale.

—Bien! comme cela se trouve, dit Jean, alors vous pourrez aussi faire rôtir mon corbeau?

—Très-volontiers, dit la princesse; mais avez-vous quelque chose où le mettre? car je n'ai ici ni pot ni casserole.

—Voici justement ce qu'il nous faut, dit Jean.

Et il montra le sabot et y plaça le corbeau.

—Cela fera un vrai régal, dit la princesse. Mais où trouver de quoi faire la sauce?

—Ne vous inquiétez pas, dit Jean.

Et, tirant sa gourde, il versa un peu de boue dans le sabot.

—Voilà qui me plaît, dit la princesse. Tu as réponse à tout, même aux plus grandes bêtises. C'est toi qui seras mon mari. Jusqu'ici, c'est bien; mais sais-tu que tout ce que nous avons dit a été sténographié et va être publié demain dans le journal? Il y a là ce terrible greffier en chef: c'est une brute achevée; impossible de lui faire comprendre qu'il serait plus séant pour notre dignité de nous mettre dans la bouche d'autres discours que les niaiseries que nous avons débitées.

La princesse ne disait cela que pour essayer une dernière fois d'embarrasser Jean le Lourdaud.

Mais il ne perdit pas la tramontane.

—Ah! c'est comme cela! dit-il.

Et il se précipita vers la table où se tenaient les scribes et le greffier, et il versa tout le reste de la boue sur ce qu'ils avaient griffonné.

—Parfait, excellent! s'écria la princesse. L'épreuve est finie.

La noce fut aussitôt célébrée; et après la mort du roi, Jean le Lourdaud hérita de la couronne.

Cette histoire, je l'ai lue dans le journal où un des scribes, dont le papier n'avait pas été entièrement barbouillé, l'avait racontée. Mais vous savez, on ne peut pas trop se fier à la vérocité des gazettes.

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Autre moyen de rendre les chaussures imperméables.—On fait bouillir un litre d'huile de lin, 250 grammes de suif de mouton, 180 grammes de cire blanche et 125 de résine. Cette composition s'applique chaude (de manière, cependant, à ne pas brûler le cuir) sur les bottes et souliers neufs. On l'étend partout avec une brosse. Elle n'ôte rien à l'élasticité du cuir en séchant. Les pêcheurs restent très-longtemps dans l'eau, avec des chaussures ainsi préparées, sans qu'elles prennent l'humidité.

Manière de déboucher les flacons à bouchons de verre.—Il n'est personne qui n'ait éprouvé des difficultés à déboucher un flacon de liqueur dont le bouchon paraissait fixé d'une manière inébranlable. Il suffit de passer un ruban de laine autour du goulot, et de tirer à deux en frictionnant ce goulot, qui s'échauffe, se dilate et laisse sortir le bouchon. On obtient le même résultat en le plongeant dans de l'eau chaude pendant quelques instants; l'application d'une main chaude pendant un moment suffit quelquefois; mais, dans tous les cas, il ne faut pas employer la force.

Recette pour rendre le cuir des chaussures d'hiver imperméables à la neige et à l'eau.—Prenez 30 grammes de cire jaune et 15 grammes de belle graisse de mouton; faites-les fondre et mijoter un peu dans un pot de terre vernissé. Quand le mélange est bien fait, retirez-le du